

Atelier Internet – avril 2019

Au sens propre et / ou au sens figuré : jouer avec le feu

Hiver 67

L'hiver 1967 restera à jamais gravé dans les annales. Un froid sibérien avait envahi les hauts-plateaux le lendemain du Nouvel An. Des températures extrêmes frigorifiaient les habitants. Et, cerise sur le gâteau, d'importantes chutes de neige rendaient tout déplacement pénible.

Le petit Jean avait froid dans la pauvre mesure familiale, chichement réchauffée par un unique poêle à bois au rez-de-chaussée et un autre, à tourbe celui-là, placé dans le couloir à l'étage et censé amener de la chaleur à sa chambre et à celle de ses parents. Le seul avantage de cette vague de froid était que l'école restait portes closes, un arrêté royal officialisant cette fermeture.



Avec son copain Émile, le fagnard s'amusait dehors : ils construisaient d'énormes bonshommes, se battaient à coups de boules de neige ou encore effectuaient d'impressionnantes descentes en luge qui se terminaient par de joyeux rires.

Lorsqu'un jour de la mi-janvier son père lui annonça que les cours reprenaient le lundi suivant, Jean ne put s'empêcher de lâcher un juron bien senti qui lui valut une riposte immédiate du paternel : une main dans la figure !

Ainsi donc, le lundi, dès potron-minet, il se mit en route, son cartable au dos. Le froid était toujours piquant, même si les températures s'étaient quelque peu radoucies. Un peu plus loin, il sonna chez Émile. Tout comme lui, il faisait grise mine et ce fut avec des pieds de plomb qu'ils prirent le chemin de l'école. Elle se situait à un peu plus de trois kilomètres par la route qui suivait le lac. D'humeur maussade, les deux inséparables ne pipaient mot lorsque, soudain, Émile eut une idée géniale :

« On pôreut traverser lu lac com'il est fwêr djalé !*

— Nenni, c'est bin trop dandjoureux,** rétorqua Jean.

— Avou lu freu qu'on zas't oyoy, i n'a nou risque. Allez, dis awè ! »*** pria Émile.

Jean, toujours prêt à rendre service, acquiesça finalement d'un signe de la tête après que son ami l'eut baratiné pendant de longues minutes. C'est vrai, pensa-t-il, que ce raccourci leur éviterait un bon kilomètre de marche par ce froid de canard.

Ils descendirent prudemment le chemin qui menait aux berges. En certains endroits, ils devaient écarter des branches de sapin ployant sous le poids de la neige. Celle-ci s'immisçait parfois sous les vêtements : les cristaux en fondant puis en dégoulinant laissaient alors une désagréable sensation.



Une immensité immaculée s'étendait devant eux et, de l'autre côté, ils distinguaient la silhouette du bâtiment scolaire. D'un pas hésitant, Émile s'engagea le premier. Voyant que la glace soutenait son poids, il tapa du pied de plus en plus violemment pour tester sa résistance. Rien ne se produisit, et, ragaillardis, les deux compères s'engagèrent plus avant. Les minutes passaient et ils devisaient gaiement lorsque, brusquement, un craquement sourd se fit entendre. Ils s'étaient approchés trop près de l'endroit où la rivière se jetait dans le lac en produisant, à cause du courant sous la calotte, une couche beaucoup plus mince. Jean vit, sans doute horrifié, son ami être happé par les flots : une de ses jambes entraînait déjà dans l'eau glacée alors que son visage était déformé par une terreur profonde. N'écouter que son courage, Jean saisit au vol la main de son compagnon qui pénétrait dans l'onde cruelle. Grâce à ses crampons, il se fixa le plus fermement possible sur la glace puis commença à le tirer de toutes ses forces hors du piège qui se refermait inexorablement. Ce n'est qu'au bout d'efforts titanesques qu'il parvint à sortir Émile de ce mauvais pas. Son copain tremblait de tout son corps, trempé jusqu'au bassin. Grelottant et claquant des dents, il se releva tant bien que mal. Le froid le pénétrait jusqu'aux os et Jean le frictionna vigoureusement.

« I fâ roter, cori, nin dumoni so plaice »,**** lança Jean.

Et c'est à vive allure qu'ils se dirigèrent vers l'école. Arrivés dans la cour de récréation, ils furent interpellés par l'instituteur qui leur demanda des explications. Ils se firent sévèrement sermonner, mais ce ne fut rien par rapport à la correction paternelle à laquelle ils eurent droit, leurs papas respectifs ayant été avertis par la direction. Plus jamais nos inséparables ne se risquèrent sur la glace, échaudés par cette mésaventure qui avait failli leur coûter la vie.

*On pourrait traverser le lac comme il est fortement gelé.

**Non, c'est bien trop dangereux.

***Avec le froid qu'on a eu, il n'y a aucun risque. Allez, dis oui !

****Il faut marcher, courir, ne pas rester sur place.

Johnny Lejeune

À propos de ce texte, les atélécourriéristes ont dit :

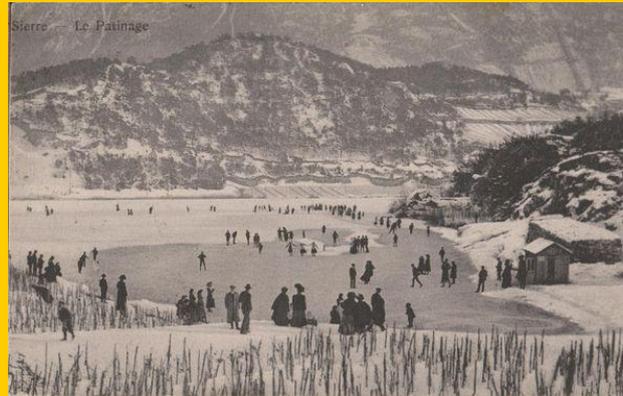
- Voilà que tu nous fais connaître la jeunesse de Jean, le fagnard, ce qui permet de mieux le connaître. Le Jean, épris de liberté, proche de la nature. Avec l'éducation d'un autre temps. Je me demande si tu n'as pas raconté une aventure que tu aurais vécue. J'ai aimé les descriptions et l'atmosphère de cet hiver rigoureux. Les deux gamins ont bien joué avec le feu.

- Excellente illustration de l'expression « jouer avec le feu », et très joli paradoxe puisqu'il s'agit de la glace ! Sur laquelle tous les enfants ont envie de marcher, bien sûr... mais qui peut, effectivement, devenir piège mortel. Oui, la Belgique a sans doute plus souvent que nous des hivers très rigoureux avec gel et neiges abondantes. Et, peut-être comme nous, souvenirs d'hivers jadis plus chargés d'intempéries que dans ce vingt-et-unième siècle... Le patois est toujours intéressant, dosé et traduit, c'est ce qu'il faut pour singulariser l'anecdote.

- Une bien triste histoire, mais qui finit bien. Il y eut de mémoire, des centaines d'enfants qui furent noyés avec les glaces. Au Raincy, face à la chapelle de l'Orangerie, il y avait une mare importante. Lors d'un hiver, une dizaine d'enfants s'aventurèrent sur la glace. Elle céda et

noya la majorité. Une stèle au cimetière, et des tombes avec des sculptures, rappellent de drame.

- Comme dans un tableau de Brueghel, j'imagine Jean et Emile, rouges, aux joues glacées et écharpes laineuses volant autour du cou, marchant sur les eaux gelées jusqu'au moment où... Eh oui, à jouer avec le feu... En première lecture j'ai stupidement cherché une référence à la flamme, j'attendais même que Jean fasse une petite flambée avec quelques brindilles avant de regagner l'école et réchauffer un peu son copain. Et puis rien. Il m'a fallu une deuxième lecture pour réaliser. Comme quoi notre esprit est formaté : sous prétexte de ne pas avoir lu le mot feu, j'ai cru un instant que tu étais passé à côté du sujet ! Pauvre de moi !



- Jouer avec le feu. On dit aussi chiche ou pois chiche. Bref, entre gosses, on se lance des défis, sans se soucier des conséquences. Pour cette fois, ils ont eu bien de la chance !

- C'est original ce texte : choisir de jouer avec le feu dans un froid sibérien ! Mais cela illustre bien l'expression qui renvoie à la notion d'imprudence. Le récit est haletant. Forcément on imagine bien ce qui va arriver quand les deux amis s'engagent sur le lac, mais c'est conté de belle façon et on en frissonne. Merci pour ce nouvel épisode des aventures de Jean.

- Encore un joli conte parsemé de patois comme je les aime. Foutus gamins inconscients du danger ! En progressant dans la lecture, on voudrait se faire aussi léger que l'air ; on sent que le drame est là, à la ligne suivante peut-être... Brrr, j'en ai encore des frissons, bien à l'abri devant mon ordinateur. Merci cher Johnny pour ce passage sibérien.

- Cette histoire est assez paradoxale : les petits ont joué avec le feu... de la glace et du froid. Comme quoi, les chemins les plus courts ne sont pas toujours les plus rapides. J'ai beaucoup aimé la description du froid que tu as faite. Je ne l'ai que trop bien senti au cours de la lecture.